



— *Le malheur approche... pensa Yvonne.*

C. I.

(p. 44<sup>14</sup>)

LIVRAISON 553



— Inutile de m'admirer et de m'adorer, Alfred.. Ce que j'ai fait pour toi, je l'ai fait parce que mon cœur m'y poussait et parce que je t'aime. Je suis malheureuse de savoir que malgré tout mon amour, je ne puis te rendre le bonheur parfait.

— Il ne me reste rien d'autre à faire, que de combattre.

— Tu devrais t'accorder un peu de repos, Alfred, dit-elle en le caressant d'un regard affectueux.

— Comment veux-tu que je m'accorde du repos, alors que je sais que pendant toute leur vie mon fils et ma fille Jeanne porteront, tel un boulet à leur pied, la marque déshonorante qui souille leur nom. Il ne me faut pas seulement penser à moi, il ne suffit pas de prouver au monde que je suis innocent, il faut aussi songer à nos enfants. Je ne veux pas que plus tard on les montre du doigt, en leur criant : « Votre père était un traître ! » Je veux que partout où ils iront, on leur ouvre les portes avec tout le respect qui leur est dû. En parlant de leur père, je veux qu'on dise : « Ce fut un martyr, la victime d'une bande de coquins sans scrupules, qui ont gâché de longues années de sa vie par une intrigue scandaleuse ! Il a été condamné alors qu'il était innocent ! Il a souffert injustement, mais son honneur est sorti sans tache de cette épreuve ! »

Alfred Dreyfus plongea un regard profond dans les yeux limpides de sa femme :

— Comprends-tu, maintenant, mon enfant, pourquoi je suis triste ? Comprends-tu pourquoi, sans arrêt, je cherche un moyen d'amener ma réhabilitation, malgré les bâtons qu'on me jette dans les roues.

Lucie hochait la tête :

— Oui, mon chéri, je te comprends entièrement. Cependant je crains que, comme Don Quichotte, tu ne t'acharnes contre des moulins à vent. Dans les journaux,

on ne lit plus rien sur l'affaire Dreyfus. D'autres événements sont passés à l'ordre du jour. Ton affaire est retombée dans le silence et semble s'évanouir dans l'oubli; en la remuant, tu ne provoqueras que de nouvelles haines contre toi.

— C'est ce que je me suis dit moi-même, Lucie.

« Pourtant, tout mon être se révolte contre l'idée de rester oisif, les mains sur le dos, et de laisser aller les choses. Quand on se sait aussi innocent que moi, on ne se résigne pas à être gracié; on veut combattre jusqu'à la dernière minute pour obtenir justice.

Lucie passa tendrement la main sur le visage brûlant de son mari.

— Fais ce que bon te semble, Alfred. Tu sais que je serai toujours d'accord avec toi et que je ne cesserai pas de te seconder.

Il se pencha vers elle et leurs lèvres se joignirent dans un long baiser.

Ils restèrent enlacés, sentant dans leurs cœurs la toute-puissance de l'amour qui les liait de plus en plus l'un à l'autre. Tous deux avaient compris que leur bonheur ne serait complet que lorsque la dernière souillure serait effacée du nom de Dreyfus.

Quelques jours plus tard, en faisant dans le Luxembourg, la promenade quotidienne que son docteur lui avait ordonnée, le capitaine se heurta à M<sup>e</sup> Laborie, son avocat.

Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

Cependant, il courut vers lui la main franchement vers lui, la main franchement tendue :

— Je suis content de vous revoir enfin, capitaine! Dieu merci! vous vous êtes remis un peu et votre état de santé a dû s'améliorer. Evidemment, vous êtes encore en convalescence mais, enfin, on voit que le repos vous a fait du bien.

Alfred Dreyfus laissa échapper un léger soupir :

— Je suis content de mon état de santé et tout serait pour le mieux si je n'avais plus rien à désirer.

Comme un beau soleil de printemps échauffait la terre, ils allèrent s'asseoir sur l'un des bancs.

M<sup>e</sup> Laborie scrutait d'un œil attentif le visage tourmenté du capitaine. Tandis qu'il restait muet, Alfred Dreyfus poursuivit :

— Je remercie mon sort de m'avoir arraché aux souffrances atroces de l'exil. Mais vous comprendrez, Maître, qu'un homme comme moi ne saurait être parfaitement heureux....

— Je sais à quoi vous faites allusion, capitaine et je vous approuve de tout mon cœur. Il est dur d'accepter une grâce alors qu'on a le droit de réclamer un acquittement.

— Oui, et c'est pourquoi je dois continuer la lutte.

— Cela ne vous servira pas à grand'chose, capitaine! La plupart des amis qui, au moment du procès, se sont mis au service de votre cause avec beaucoup d'enthousiasme, combattent aujourd'hui, non pas pour votre réhabilitation, mais pour les progrès du socialisme français. Il me semble qu'aujourd'hui, vous ne trouverez plus personne pour se tenir à vos côtés. Puisque vous avez été grâcié, l'affaire a perdu tout son intérêt pour les anciens militants.

Alfred Dreyfus se mit à rire d'un rire sarcastique :

— C'est une triste consolation, Maître Laborie.

L'autre haussa les épaules et dit d'un ton évasif :

— C'est malheureusement, la seule que je puisse

vous donner, capitaine. Ce serait agir sans conscience que d'attiser vos espérances. En ce moment, il n'y a rien à faire pour votre cause et je vous conseille de ne pas déclencher de nouvelles colères, qui ne pourraient que vous nuire.

Alfred Dreyfus serra les poings tandis qu'un gémissement de détresse lui montait aux lèvres.

— Mais, je ne puis plus vivre avec une honte pareille! J'aime mieux succomber dans un combat féroce plutôt que de végéter dans cette paix écrasante, qui me ronge et qui détruit tout ce que les soins de ma femme et la science des médecins ont péniblement rétabli.

— Je puis me mettre dans votre peau, capitaine. Le destin vous a réservé un sort particulièrement dur. Néanmoins, je vous donne le conseil d'attendre un événement politique favorable pour reprendre la lutte.

— Attendre! Toujours attendre! J'ai passé les plus belles années de ma vie dans l'attente. Je ne sais si j'en aurai encore le courage...

— Ces derniers temps, à plusieurs reprises, j'ai examiné votre cas, continua l'avocat. J'éprouverais une joie profonde en vous voyant obtenir l'ultime et décisive victoire. Mais j'ai dû me rendre compte qu'en ce moment, le peuple, qui avait pris parti pour vous parce qu'il vous savait innocent, est complètement satisfait en vous voyant grâcié. Les masses se sont tournées vers d'autres préoccupations. Evidemment, on pourrait ranimer leur intérêt endormi par une propagande dans la presse, mais je crains qu'on ne fasse que provoquer l'exaspération générale. La foule qui, hier encore, vous criait « Hosannah ! », vous criera peut-être demain : « Crucifiez-le ! » Les humeurs de la plèbe sont imprévisibles, ne l'oubliez pas, capitaine, avant de remuer le feu qui s'éteint sous la cendre.

Le regard d'Alfred Dreyfus resta fixe. Il secoua la

tête et, avec un pli d'obstination aux lèvres, il murmura :

— Jamais je ne me résignerai à cet état de souffrance latente. Il faut que je trouve un moyen d'obtenir mon Droit. Et si personne ne veut me seconder, si je reste complètement seul, je combattrai seul contre tous, car je suis persuadé qu'un jour viendra où le monde sera convaincu de mon innocence.

Laborie lui serra virilement la main :

— Comptez toujours sur moi, capitaine. Je vous ai averti des dangers d'un nouveau conflit, mais, je suis prêt à combattre avec vous.

D'une voix qui vibrait d'une émotion intense, Alfred Dreyfus répliqua :

— Il me reste donc encore un ami ! Cela me reconforte et me rend confiance en moi-même et en la victoire de ma juste cause.

— Si, jamais vous éprouvez le besoin de me parler de votre affaire, ou de me demander un conseil, venez toujours vers moi. Je serai à votre disposition.

— Je vous remercie de votre amitié.

— Cependant ne vous adonnez pas à des illusions afin de vous épargner les amères désillusions qui vous guettent. N'oubliez pas qu'il vous faut conserver votre santé et vos énergies pour votre famille.

« Le Dieu qui vous a envoyé ces terribles épreuves les transformera un jour en bonheur. Dans ce monde, un rythme consacré fait alterner la pluie et le soleil. Après des jours de malheur, il y en a d'autres qui apportent la joie et la félicité.

— J'essaie de le croire et de l'espérer.

Ils échangèrent une dernière poignée de mains.

— Mes hommages à votre courageuse femme. Vous avez eu beaucoup de malheur, capitaine ; mais une épouse comme elle doit vous dédommager du plus gros de vos souffrances.

— Je le sais et je remercie mon destin de m'avoir accordé une compagne comme elle dans le chemin épineux de ma vie.

## CHAPITRE DXXXIX

### SUR LA PISTE.

Le cœur serré, Yvonne Melan entra dans la chambre de sa patronne.

— Vous désirez me parler, Madame Schack ?

Mme Schack posa sur elle un regard perçant et scrutateur :

— Oui, et c'est pour vous dire qu'à mon regret, je ne puis vous garder dans ma maison.

Yvonne devint pâle comme une morte. Elle se mit à trembler, ses idées s'embrouillèrent dans son cerveau d'une façon invraisemblable et le sang afflua à ses tempes. Tout vacilla devant ses yeux et ses oreilles perçurent comme un immense bourdonnement...

Elle s'était proposé de parler à Mme Schack de son malheur. Maintenant cette dernière issue lui était fermée.

— Voulez-vous que je parte demain ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Le plus tôt possible. Vous vous doutez certainement pourquoi je vous renvoie ?

— Je le sais, Madame Schack.

Les yeux d'Yvonne se remplirent de larmes et sa bouche contractée trahissait les pleurs qui voulaient couler malgré elle.

Mme Schack se sentit émue et dit d'une voix plus douce :

— Pourquoi n'avez-vous pas été sincère avec moi, Yvonne ?

— J'aurais bien voulu l'être, mais je n'ai pas eu le courage de vous parler de mon malheur.

Mme Schack leva les yeux vers elle. Mais son regard avait perdu sa dureté : Il était plein de pitié...

— Asseyez-vous, Yvonne. Je voudrais vous poser quelques questions.

Yvonne obéit et Mme Schack commença :

— De qui était la lettre que vous avez reçue hier ?

— De mon mari.

— Il se trouve en détention préventive ?

— Oui, Madame.

Yvonne fit cet aveu d'une voix presque éteinte qui, pourtant, déchirait sa gorge, brûlait ses lèvres.

Mme Schack comprit qu'Yvonne souffrait indiciblement de cet interrogatoire et elle lui dit :

— Allez-vous-en, je ne veux plus vous tourmenter avec d'autres questions.

Yvonne se leva. Mais une défaillance soudaine l'envahit et elle dut s'agripper au dossier de la chaise.

— C'est terrible pour moi, d'être obligée de vous renvoyer, dit Mme Schack avec désespoir. Mais il n'y a pas d'autre solution. Je ne puis vous garder et vous devez bien me comprendre.

— Oui, je vous comprends.

Yvonne fit un effort suprême pour se ressaisir :

— Excusez-moi, Mme Schack, je... je...

Elle ne put terminer sa phrase car les sanglots qu'elle essayait en vain de refouler, l'envahirent.

Elle se détourna brusquement et voulut quitter la pièce. Mais Mme Schack la retint :

— Où irez-vous? Avez-vous des parents qui puissent vous recevoir?

Yvonne secoua la tête :

— Je n'ai personne chez qui aller, fit-elle d'une voix étouffée de sanglots.

— Je vous plains sincèrement. Ecoutez-moi, Yvonne. Je ne veux pas que vous soyez dans la misère, je veux au contraire, vous aider. Vous avez toujours été attentive et dévouée à mon service. Je vous sais courageuse et vous méritez qu'on vous aide. Dites-moi de quelle façon je puis le faire.

— On ne peut plus m'aider, s'exclama Yvonne au paroxysme du désespoir.

— Il n'y a pas de misère si profonde qu'on ne puisse combattre. Vous voyez bien, Yvonne, vous étiez bien dans la misère en venant chez moi. Si vous n'aviez pas eu l'imprudence de vous laisser des lettres de votre mari dans ma maison, je n'aurais probablement jamais appris votre malheur et je n'aurais pas eu l'idée de vous renvoyer. D'ailleurs, ceci n'est pas une raison de désespérer. Je vous paierai votre salaire pour deux mois, c'est ce que je vous dois.

— Non, pour un seul, objecta Yvonne d'une voix triste et lasse.

— Je vous paierai les deux mois car je ne vous ai pas donné congé à temps, vous avez donc droit au salaire entier pour le mois commencé. A l'aide de cet argent, vous réussirez à vous caser quelque part. Vous trouverez sans doute une autre place. Il y a toujours des emplois pour les gens travailleurs. Et si vous n'arrivez pas à

vous procurer une autre occupation, ne vous gênez surtout pas pour m'écrire car je veux bien vous aider. Marie ne partira pas d'ici avant que j'aie trouvé une remplaçante.

Madame Schack poussa un soupir et protesta en secouant la tête :

— Ce n'est pas à cause de moi qu'il vous faut partir mais..... elle n'acheva pas sa phrase.

Yvonne comprit qu'elle devait s'en aller à cause de Marie parce que celle-ci refusait de travailler avec elle. Elle pensa : Si elle savait ce qui l'attend et si elle se doutait que c'est son fiancé qui a provoqué ma misère.....

Un instant, elle ressentit un désir impérieux de tout dire à Madame Schack. Mais elle se retint à temps : Mieux vaut se taire, pensa-t-elle et elle dit à haute voix :

— Permettez que je vous dise au revoir, Madame Schack. Je ne vous reverrai certainement plus car je partirai demain de très bonne heure.

Madame Schack lui serra cordialement la main :

— Eh bien, adieu Yvonne. Je souhaite de tout cœur que vous réussissiez.

Yvonne la remercia d'une voix sourde et quitta la pièce, le regard voilé, les traits décomposés par un poignant désespoir.....

Le lendemain matin, en quittant sa chambre, sa petite valise à la main, elle rencontra Renard dans les escaliers.

— Mademoiselle Melan, Madame m'a remis une lettre pour vous, que j'ai déposée dans le vestibule.

Il s'empara de la valise :

— Permettez-moi de porter votre valise jusqu'à la gare. Vous allez sans doute à Paris. Votre train ne part que dans une demi-heure, vous avez donc grandement le temps. Ne voulez-vous pas déjeuner avant de partir ?

— Non merci, Renard. Quant à la valise, je ne veux

pas que vous vous dérangiez. Je la porterai moi-même.

Mais le valet s'obstina :

— Non, je n'admettrai pas que vous la portiez. Je m'en chargerai.

Yvonne le laissa faire. Dans le vestibule, elle trouva une deuxième lettre à côté de celle de Madame Schack. Elle la prit. Renard, qui l'avait suivie, expliqua :

— Celle-là n'est pas pour vous. Mademoiselle Lejeune l'a mise là pour que j'aie la porter à la poste. Je vous demanderai, peut-être, de le faire pour moi car je ne partirai d'ici que dix minutes avant le départ du train.

— Avec plaisir, dit Yvonne. Et elle la rangea dans son sac à main, à côté de celle de Madame Schack qu'elle ne s'était pas donnée la peine d'ouvrir parce qu'elle savait qu'elle contenait son salaire. En allant à la gare, son regard tomba sur l'adresse de cette lettre. Elle lut :

« Madame Charlotte Lejeune »

« 21, rue Volnary, Paris »

Elle se rappela que Marie lui avait parlé de sa tante Charlotte, chez qui Dubois habitait.

— Voilà un peu de chance dans son malheur ! se dit-elle. Quel hasard d'apprendre ainsi son adresse ! Elle la relut plusieurs fois pour bien la graver dans sa mémoire. Puis, elle crut plus prudent de l'inscrire et elle s'arrêta pour tirer un petit carnet de son sac à main.

Pendant qu'elle écrivait, une certitude réconfortante se fit jour en elle : Maintenant, tout était pour le mieux ! Elle sentit son âme délivrée d'un poids écrasant et une bouffée d'espoir emplir son cœur.

A son retour de la gare, Renard fut appelé chez Madame Schack :

— Vous avez accompagné Mademoiselle Melan jusqu'au train ?

— Oui, Madame, dit-il d'une voix brève.

Il en voulait à sa patronne d'avoir renvoyé Vvonne qu'il estimait beaucoup. Il ajouta, grincheux :

— Pour une fois que nous avons une belle fille, honnête et travailleuse avec qui on pouvait parler allemand, il a fallu la renvoyer !

— Etait-elle très triste, Renard ?

— Non, pas le moins du monde. Elle n'avait pas de raison de l'être. C'est à nous d'être tristes, car nous n'en retrouverons certainement pas une comme elle.

— Vous avez peut-être raison, admit Madame Schack, non sans regret.

## CHAPITRE DXL

### HEURES D'INCERTITUDE

La rivière sur laquelle James Wells et Jacques Valbert fuyaient était un affluent de la Sprée. Emportée au fil du courant, la barque légère, poussée par le journaliste, car Wells n'était pas encore en état de l'aider, ne tarda pas à arriver au confluent des deux rivières. Là, la masse des eaux effraya un peu les deux hommes, car ils se voyaient déjà entraînés sur leur frêle esquif dans les tourbillons formés par la rencontre des deux courants.

S'armant de toute son énergie, employant sa rame comme une gaffe, le journaliste poussa l'embarcation vers la rive. Après un bon quart d'heure d'efforts considérables, ils abordèrent enfin, sur une berge boueuse où de maigres taillis constituaient la seule végétation.

— Où sommes-nous? demanda James Wells à son compagnon. En avez-vous la moindre idée.

— Plus très loin de Berlin, répondit le journaliste; il y a, si je me souviens bien, un village à quelques minutes d'ici... Mais il vaudrait mieux que nous n'y allions pas; ce ne serait pas prudent...

— Alors, qu'allons-nous faire, maintenant? interrogea l'explorateur.

— Comment va votre blessure? demanda Valbert, sans répondre à la question de son compagnon. Croyez-vous pouvoir marcher...?

— Oui, mais peut-être pas très vite...

— Attendez, je veux voir.

Les deux hommes s'installèrent sur le rebord d'un fossé et Jacques Valbert se mit en devoir de défaire le pansement de son ami. En effet, il put constater que la blessure était parfaitement saine; elle se cicatrisait déjà. Cependant, il valait mieux certainement que le blessé ne marchât pas encore.

— J'ai une idée, dit le journaliste; nous allons transporter la barque sur nos épaules jusqu'au delà du confluent, c'est une petite demi-heure de marche et ensuite, vous pourrez, de nouveau, vous coucher au fond de la barque et nous n'aurons plus qu'à descendre le courant encore une fois... N'avez-vous pas faim...?

— Un peu, répondit James Wells, qui rougit en avouant cela; mais il vaut mieux n'en pas parler, puisque nous ne pouvons aller au village pour acheter des vivres.

Jacques Valbert eut un petit sourire:

— Tranquillisez-vous, nous mangerons quand même. Dans l'office du bourgmestre, il y avait un splendide poulet rôti, tout prêt à être mangé. Je l'ai mis dans mon bissac, sans scrupules, ainsi que quelques fruits, un fromage, et du pain...

— Ah! c'est donc pour cela que votre sac me paraissait lourd...

— Eh oui!... Je ne suis pas de ceux qui s'embarquent sans biscuit, voyez-vous. Pensant que nous ne pourrions peut-être pas trouver de provisions de quelque temps, si nous étions obligés de fuir, j'ai pris mes précautions. Alors, avant de nous mettre en route, déjeunons...

Une heure plus tard, ayant fait un sort à une partie des vivres empruntés au bourgmestre, les deux hommes se remettaient en route, emportant la barque sur leurs épaules...

Bientôt ils atteignaient la Sprée et remettaient l'embarcation à flot. Et le voyage recommença... La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent près de la capitale berlinoise et les deux hommes tinrent conseil.

Devaient-ils descendre à terre

— Il n'y a pas d'autre solution, déclara Jacques Valbert. Nous ne pouvons espérer traverser la ville sans être repérés. Je me suis laissé dire que la police fluviale était supérieurement organisée, tandis que dans les faubourgs, nous pouvons trouver un refuge...

— Allons-y ! répondit James Wells, d'un ton mélancolique.

L'explorateur n'avait aucun entrain. Dès que les deux hommes furent à terre, il se mit à marcher lentement en s'appuyant au bras de son compagnon. Le silence tomba entre eux.

Où allaient-ils aller?...

Jacques Valbert guidait son compagnon vers la

ville. Il était soucieux, car il se disait que la blessure de celui-ci avait besoin d'un pansement. Quant à lui, il n'était pas inquiet sur son propre sort. Il pourrait réparaître sous son propre nom quand il le voudrait, à son hôtel où l'attendait le brave Firmin...

Une demi-heure plus tard, ils échouaient dans une auberge de la banlieue dans laquelle Jacques Valbert avait donné rendez-vous à l'agent secret Leblond.

Celui-ci était absent quand ils arrivèrent, mais l'aubergiste mit tout de suite une chambre à la disposition des deux voyageurs. Quand Leblond arriva, James Wells, couché dans un bon lit, reposait déjà et Jacques Valbert, après s'être entretenu un long moment avec l'agent secret, quitta l'auberge.



Pendant ce temps, à Charlottenbourg, Amy Nabot trouvait les heures interminables. Il était agréable d'avoir retrouvé un père dans une telle situation; mais Amy Nabot n'en pensait pas moins au but qu'elle s'était proposé, avant que les émissaires de Baharoff l'eussent enlevée.

Elle voulait tirer au clair les raisons qui avaient poussé celui qui venait de la reconnaître pour sa fille, à la faire enlever; elle voulait savoir quel était le rôle de cet homme, avant de lui donner l'affection qu'il requérait d'elle...

Pourquoi l'avait-il fait enlever? Pourquoi avait-il ordonné son exécution et celle de James Welles?

Que signifiait toute sa conduite?

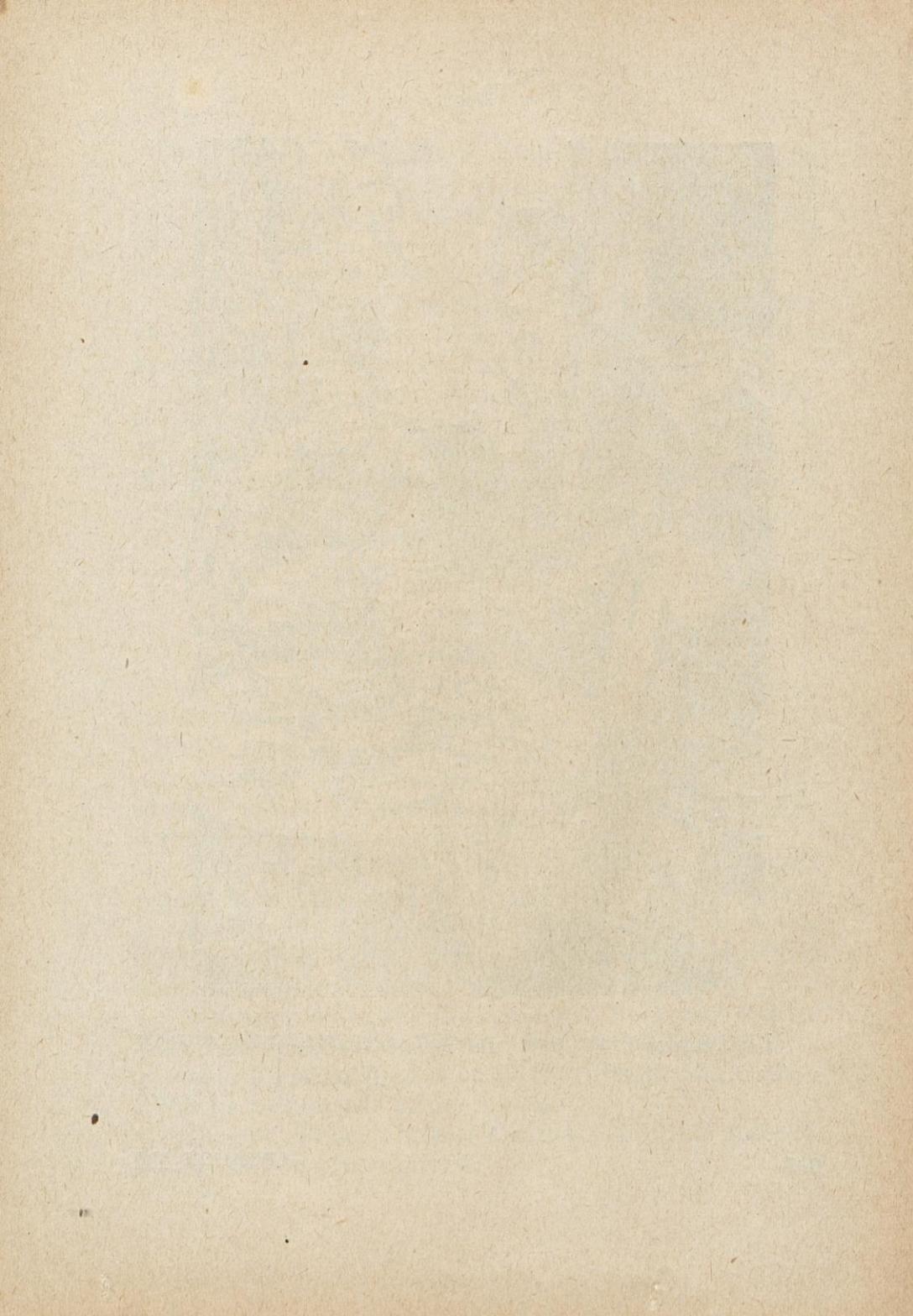
Elle n'allait pas tarder à le savoir.

Comme elle sortait de sa chambre, elle vit la porte du bureau de son père s'ouvrir.



*Leur bonheur ne serait complet que lorsque la dernière  
souillure serait effacée.*

(p. 4420)



Smolten en sortait et elle n'hésita pas à reconnaître en lui l'homme qui l'avait accompagnée en Allemagne, quoique ses souvenirs de cette époque fussent assez nébuleux.

Elle s'élança et, en quelques pas, elle se trouva à la hauteur du visiteur et de Baharoff qui, à son tour, sortait de son bureau.

— Mon cher Smolten, dit alors le vieillard, permettez-moi de vous présenter ma fille...

L'attaché commercial ouvrit de grands yeux.

— Comment?... demanda-t-il. N'est-ce point là Mademoiselle Nabot?...

— En effet, riposta Baharoff, mais un concours de circonstances inouïes m'a fait reconnaître en Mademoiselle Nabot, ma fille, perdue depuis sa petite enfance. Il faudra même, mon cher Smolten, que nous parlions longuement de cela ; ma fille devra continuer ma tâche, car elle sera mon unique héritière...

L'attaché s'inclina :

— J'espère que Madame voudra bien me continuer sa confiance...

Et en même temps, il se demandait comment il se pouvait faire qu'Amy fut devenue la fille de Baharoff.

Mais il devait attendre qu'on lui donnât de plus amples explications ; il ne pouvait les demander.

Baharoff reprit :

— Je vous attendrai demain matin, à mon bureau, mon cher Smolten et nous mettrons toutes choses au point... En attendant, voyez le colonel Natter, et expliquez-lui que nous avons retrouvé Amy Nabot, mais que, désormais, il ne peut plus être question de mettre certains projets à exécution, puisqu'elle est ma fille...

— Mais le colonel voudra certainement des explications complémentaires.

— Je les lui donnerai : soyez tranquille. J'irai probablement lui faire une visite dès demain matin.

Pendant ce dialogue, Amy était restée quelque peu à l'écart; puis Smolten s'inclina profondément devant elle et le banquier prit son bras et l'emmena dans le bureau.

— Assieds-toi, ma chère enfant, lui dit-il; nous avons à causer...

Elle s'installa commodément dans un fauteuil et, dévisageant le banquier, elle questionna :

— En effet, mon père, nous avons à causer; j'ai beaucoup d'explications à vous demander...

— Et moi, je tiens à te les donner spontanément, ma chère fille...

— Je vous écoute, mon père...

— Tu as, sans doute, deviné, Amy, dit le vieillard, que je ne suis pas seulement un banquier; mais que j'occupe d'autres fonctions...

— Naturellement... Et c'est pour remplir ces fonctions que vous m'avez fait enlever et amener ici, où je devais être exécuté par vos hommes ?...

— Tu as parfaitement deviné, mon enfant; mais sais-tu ce que sont ces fonctions ?...

— Je n'en ai pas la moindre idée; je devine cependant que vous agissez pour le compte des ennemis de Dreyfus et que l'on m'a enlevée pour m'empêcher de crier son innocence...

— C'est un peu cela, quoique ce soit un peu plus compliqué. Mais depuis ton enlèvement, tu ne sais sans doute pas ce qui s'est passé en France ?...

— Comment l'aurai-je su ?

— Donc, je vais te mettre au courant. Ton intervention pour Dreyfus est devenue inutile; le capitaine a été grâcié, après la revision; il est actuellement en liberté!

— Dieu soit loué! s'exclama Amy. Mais a-t-on reconnu son innocence?

— Non, le Conseil de Guerre de Rennes avait confirmé le verdict de culpabilité et condamné le capitaine à dix ans de forteresse; mais le président de la République a usé de son droit de grâce.

— Il reste à le réhabiliter...

— Je crois qu'il vaut mieux ne rien faire actuellement, mon enfant. Personne ne s'occupe plus du capitaine Dreyfus... Et, d'ailleurs, tu es morte; tu ne peux donc plus intervenir...

— Comment, je suis morte !... s'exclama Amy.

— En tant qu'Amy Nabet, agente du contre-espionnage français, tu es morte, ma chère fille... Personne n'en doute plus à l'heure actuelle!

— Comment! répéta Amy; vous voulez me faire passer pour morte...

— Oui, afin que tu recommences maintenant ta vie, sous d'autres auspices. Maintenant que tu es ma fille, tu ne peux recommencer à être Amy Nabet et, dès aujourd'hui, je vais faire les démarches nécessaires pour te pourvoir d'un état civil...

Mais la jeune femme s'emporta:

— Vous disposez de moi, sans me demander mon avis à ce qu'il me semble... Qui vous dit que je n'aime pas ma vie aventureuse; qui vous dit que je n'ai pas des affections et des engagements que je ne veux pas rompre...

— Tout s'arrangera, ma chère enfant... Si tu aimes quelqu'un, la fortune qui t'échoit ne fera qu'augmenter l'amour de celui que tu aimes...

Amy haussa les épaules. Elle connaissait bien James Wells et elle ne croyait pas que le fait d'être riche put avoir quelque influence sur lui...

Et puis l'explorateur était au nombre des adversai-

res de celui qui était son père, maintenant, après avoir été son pire ennemi...

Les deux interlocuteurs se turent un instant.

Un silence lourd de pensées tomba entre eux.

L'aventurière réfléchissait au moyen qu'elle pourrait employer pour faire connaître ses volontés à Baharoff et le vieillard voyait, comme sur un écran cinématographique, se refléter devant ses yeux toutes les actions de sa vie...

Sa fille chérie était là devant lui, telle une splendide sirène aux yeux cruels...

Il la considérait avec admiration...

Comme elle était belle! Si belle qu'il avait désiré cette chair de sa chair!... Si belle que, par dépit, il l'avait condamnée à mourir...

Il s'en était fallu de si peu qu'elle ne laissât la vie dans la terrible aventure qu'elle venait de vivre... Sans l'intervention de cet explorateur... Et même, si Fuchs n'avait pas été tué?...

— Qui donc l'a tué? demanda-t-il d'un ton rêveur, suivant sa pensée.

— Tué, qui, mon père, demanda Amy, qui voyait approcher le moment où il lui faudrait avouer...

— Mais Fuchs... ton gardien...

La jeune femme fit un geste d'ignorance. Tant qu'elle n'y serait pas obligée, elle n'avouerait pas... Mais le dégoût, l'horreur, lui remontaient au cœur à l'évocation du drame qui s'était joué au fond de la forêt.

Mais elle écarta cette préoccupation; elle prononça d'une voix douce:

— On dit que vous êtes très riche, mon père...

— Je suis fabuleusement riche, ma chérie et, de plus, je suis puissant... très puissant, tu verras...

— Et vous êtes sans héritier...?

— J'étais sans héritier, jusqu'à ce que je t'aie re-

trouvée; mais, maintenant, tu es mon héritière. A ton tour, tu seras riche et puissante et personne ne pourra rien contre toi... Mais pourquoi ces questions, ne t'ai-je pas dit de te reposer sur moi du soin de ton bonheur...? Aies confiance en ton père, Amy...

— Oui, père, répondit la jeune femme en souriant; oui, j'ai confiance en toi; seulement, j'ai hâte de voir le passé liquidé, de me voir sur la route du bonheur... Je veux retrouver celui que j'aime...

— Qui est-il...?

— Tu le connais, mon père, c'est cet explorateur qui a tout risqué pour me délivrer... Jusqu'alors, consciente de n'avoir rien à lui apporter qu'un nom souillé, je m'étais dérobée à son amour; j'avais refusé de devenir sa femme; mais, maintenant, maintenant que je serai riche, moi aussi, je pourrai accepter... Où le retrouverai-je, maintenant...? Vos serviteurs ne l'ont-ils pas tué...?

— Je ne crois pas; j'en aurais été informé... Le seul mort est mon brave Fuchs... Ah! si je tenais son assassin, il passerait un fichu quart d'heure, je te prie de le croire...

Un sourire quelque peu ironique glissa sur les lèvres sèches de la jeune femme.

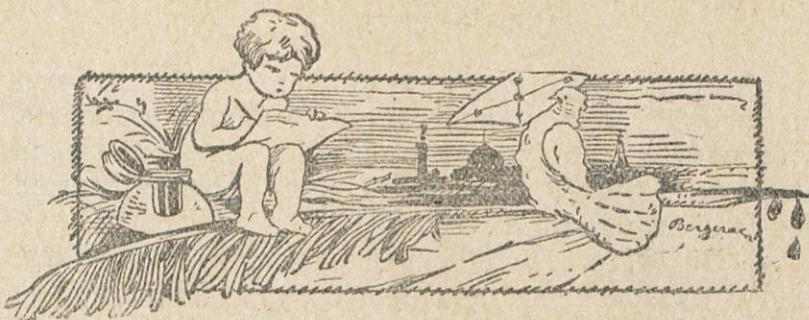
— Eh bien! mon père, reprit-elle, je m'en remets à vous pour retrouver James Wells...

— Sois sans crainte; je vais m'en occuper... Nous en reparlerons dès demain; il faut aller nous coucher ce soir, je suis las...

L'aventurière tendit son front au vieillard:

— Bonsoir, mon père! dit-elle d'une voix suave.

Et tandis qu'il quittait la pièce, elle suivit le vieil homme d'un regard indéfinissable.



## CHAPITRE DXLI

### AU CENTRE DE LA TOILE D'ARAIGNEE

Amy arpentait de long en large la belle chambre d'angle qu'elle occupait dans la villa de son père.

La jeune femme était nerveuse.

Elle eut voulu sortir, aller à Berlin ou à Paris, retrouver James Wells, et surtout être libre...

Ses yeux lançaient des éclairs...

Ce vieillard égoïste allait-il ainsi la tenir enfermée?

Elle avait demandé à le voir et il lui avait été répondu qu'il était en conférence avec son médecin, car il avait été très mal toute la nuit...

Elle avait insisté, mais la consigne était formelle. Nul ne devait approcher du lit du vieillard sans son ordre. De guerre lasse, elle était descendue dans le parc, mais là encore, elle s'était aperçue qu'un domestique la suivait à distance. Ecœurée, elle était rentrée et, maintenant, elle donnait libre cours à son courroux.

Elle était encore prisonnière...

Enfin, l'on frappa doucement à sa porte.

— Madame veut-elle venir? demanda une femme de chambre.

A travers de longs couloirs, la servante guida la jeune femme vers la chambre du vieillard. Arrivée là, elle frappa :

— Entrez, répondit une voix faible.

Baharoff, appuyé sur des coussins, était étendu dans son lit; sa tête chenue semblait se détacher du buste, tant elle paraissait lourde et abandonnée.

Il tendit les bras vers l'arrivante :

— Ma chère petite; mon enfant chérie...

— Comment allez-vous, mon père? demanda la jeune femme d'une voix froide.

— Mal, mon enfant, j'ai besoin de toi... Mon temps sera court, désormais; j'ai eu, hier au soir, après t'avoir quittée une terrible attaque... J'ai tant souffert, ma chérie, en pensant à tout ce que tu as subi!...

— N'y pensez plus, mon père, tout cela est passé. Il vous faut, au contraire, reprendre des forces pour m'aider à triompher de tous les obstacles...

— Oui, mon enfant, et j'ai fait des projets toute la nuit, mais ce matin, ma pauvre tête est lasse, lasse... Cependant, je veux aujourd'hui même voir le notaire et arranger mes affaires...

— Cela ne presse pas mon père... Reposez-vous...

— Il le faut, mon enfant; d'ailleurs, il va venir avec Smolten...

— Pourquoi Smolten?...

— Mais parce qu'il est au courant de la plupart de mes affaires...

— Il faudrait mieux remettre tout cela à un peu plus tard, mon père... Ne vous agitez pas; il faut, avant tout, vous reposer...

— Mes jours sont comptés, mon enfant, ne l'oublions pas... Les événements de ces temps derniers m'ont touché plus que je n'aurais pu le croire. Je n'ai plus la résistance nécessaire pour mener cette vie-là... Il faut

que j'avise immédiatement à ma succession, tant à la banque pour mes autres affaires...

— Non, non, mon père; nous n'en sommes pas là, je ne veux pas le croire. Tranquillisez-vous, vous guérirez. Je suis là pour vous soigner, maintenant...

— J'en accepte l'augure; mais ce n'est pas pour cela que je t'ai appelée ce matin.

— Je vous écoute, mon père.

Approche-toi tout près mon enfant et parle-moi avec franchise: tu aimes vraiment ce James Wells...?

— Oui, mon père, je l'aime beaucoup; mais jusqu'à présent je n'avais rien fait pour l'encourager quoiqu'il m'ait à plusieurs reprises proposé de devenir sa femme, car je me jugeai indigne de lui...

— Et maintenant...

— Maintenant, mon père, puisque vous me donnerez un nom, je pourrais peut-être espérer...

— Tu pourrais même aspirer à beaucoup mieux que cet anglais... Rien ne t'empêcherait de viser à épouser un aristocrate... Tu seras assez riche pour cela.

Amy fit la moue.

— Je n'y tiens pas, mon père... Je crois que la femme de James Wells sera très heureuse...

Le vieillard regardait curieusement Amy.

Il paraissait ému et ce fut d'une voix très douce qu'il prononça:

— Tu l'aimes donc tant que cela, mon enfant...?

— Je l'aime beaucoup, mon père et si vous parvenez à me le faire retrouver, je vous en serai très reconnaissante...

— Sois tranquille, nous le retrouverons, mon enfant et, très vite, sans doute. Je travaillerai à ton bonheur et il ne sera fait aucun mal à celui que tu aimes...

Tout en parlant, le vieillard avait porté la main à

son cœur. Sa voix s'était faite pénible, entrecoupée. Le docteur entra à ce moment :

— Je crains, dit-il, que vous n'outrepassiez vos forces en parlant aussi longuement. J'avais accordé un quart d'heure et il est passé depuis longtemps.

— C'est bien, docteur, acquiesça docilement Baharoff. Amy, mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme, nous reprendrons cet entretien plus tard. En attendant que je puisse te rappeler près de moi, visite la maison, donne des ordres, fais-toi obéir... Tu es la maîtresse ici... A bientôt...

La jeune femme sortit de la chambre et se mit à errer dans les longs corridors et les immenses salles du château. Dans l'un des salons, elle se trouva en face de Smolten qui la salua avec une certaine déférence, empreinte d'un peu d'ironie.

Elle rendit le salut avec hauteur, mais ne s'arrêta pas.

Smolten ne tarda à pénétrer auprès du banquier.

— Mon cher ami, lui dit le vieillard, je vous ai fait appeler pour vous mettre au courant de mes dernières dispositions...

— Mais vous n'êtes pas si malade, crut devoir se récrier l'attaché, vous vivrez encore de longues années...

— Je le souhaite, mon cher, sans y croire, cependant... Je sens que je m'en vais... Ces dernières émotions m'ont brisé... Mais je ne veux pas partir sans avoir assuré l'avenir de ma fille...

Et comme s'il eut lu en l'âme de Smolten, il se hâta d'ajouter :

— Ne craignez rien, mon ami; je ne vous ai pas oublié... Je viens de préparer mon testament et un legs important vous reviendra à l'unique condition d'exécuter mes dernières volontés et de rester fidèle à ma fille...

— Il ne faut pas douter de mon dévouement, monsieur Baharoff. Dieu merci, je ne vous ai pas servi fidèlement dans l'espérance d'un legs... Vous payez bien ceux qui vous servent et si Madame Amy continue de la même façon, ce sera un plaisir de la servir...

— Oui, mais Amy est une femme et quoiqu'elle soit intelligente, elle est sujette aux faiblesses de son sexe; c'est pourquoi j'ai besoin de votre concours même après ma mort. Il y a des choses qui ne peuvent rester inachevées et que vous seul pouvez terminer...

Le vieillard se renversa sur son oreiller pour reprendre haleine, puis se redressant au bout d'un instant, après avoir absorbé le contenu d'un verre qui se trouvait sur la table de chevet, il fit signe à Smolten d'approcher.

— Ce que j'ai à vous dire doit être entendu de vous seul...

L'attaché s'approcha et tendit l'oreille tout près des lèvres de Baharoff.

Celui-ci parla un long moment d'une voix fébrile et si basse que Smolten fut obligé de tendre toute son attention pour entendre et comprendre.

Quand le vieillard s'arrêta, il se redressa et dit froidement:

— C'est bien! vous serez obéi...

— Maintenant, je vais voir le notaire et j'en aurai fini avec toutes ces affaires...

Smolten s'inclina et sortit de la pièce.

Sur la terrasse, il rencontra Amy, en train de composer un bouquet. Il vint à elle pour lui renouveler l'assurance de son dévouement.

— Vous avez vu mon père, demanda la jeune femme. Est-il vraiment très malade?

— J'en ai peur, madame. Il va voir le notaire tout à l'heure et lorsqu'il ne s'occupera plus d'affaires, peut-être retrouvera-t-il un peu de vie...

— Qui va s'occuper de ses affaires?...

— Je crois, Madame, que votre père veut bien me considérer comme le continuateur de son œuvre...

L'œil de la jeune femme lança un éclair. Aussi acheva-t-il d'un ton humble:

— ... Sous vos ordres, bien entendu, car vous êtes son héritière...

— Oui, dit Amy, mais une succession de ce genre, encore que je ne la connaisse pas dans les détails, c'est lourd...

— C'est pourquoi votre père a pensé que vous aurez besoin de moi et que je me permets de vous le dire...

— Eh bien, c'est entendu, cher monsieur; soyons dès à présent des associés; j'aurai, c'est certain, bien souvent besoin de vos conseils...

Puis, d'un pas léger, après avoir rassemblé ses fleurs et salué Smolten, elle rentra d'abord dans la maison.

## CHAPITRE DXLII

### LES TRIBULATIONS D'YVONNE MELAN

— Je suis curieux de savoir ce que vous m'apportez aujourd'hui, dit M<sup>e</sup> Augat en voyant entrer dans son cabinet Yvonne, l'œil émerillonné et la bouche souriante. Vous paraissez triomphante!

— Il y a de quoi triompher, car je vous apporte l'adresse de Dubois!

— C'est vrai? Ce serait merveilleux. Êtes-vous bien sûre que ce soit la sienne?

— Il n'y a pas de doute, M<sup>e</sup> Augat.

— Eh bien, faites voir, vous l'avez sans doute inscrite.

Yvonne arracha la feuille de son carnet et la tendit vivement à l'avocat.

— Eh bien, on tâchera de le faire arrêter aussitôt

Maintenant, dites-moi comment vous avez fait pour dénicher ce serpent.

Yvonne lui raconta son histoire. Quand elle eut terminé, il la regarda avec des yeux pleins d'admiration.

— Vous êtes un vrai détective! Mais qu'allez-vous faire maintenant sans situation?

Avez-vous les moyens de vivre quelque temps sans travailler, en attendant de trouver un autre emploi?

— Je possède deux cents francs. Je vous en donnerai cent en acompte sur vos honoraires.

L'avocat eut un geste de protestation.

— Il ne peut être question de cela, ma belle. Vous ne me prenez pas pour un usurier?

Yvonne rougit.

— Non, certainement pas. Mais, enfin, vous avez le droit de réclamer vos honoraires.

— Je ne réclame rien du tout. En tous cas, pas pour le moment. J'attendrai mes honoraires jusqu'à ce que votre mari soit de nouveau en état de me payer. Un jour, il se remettra sans doute à gagner de l'argent.

— Croyez-vous, M<sup>e</sup> Augat, que ce jour soit si proche? demanda Yvonne, en le regardant d'un œil sceptique.

— Je le crois bien! Maintenant que nous savons où le vrai coupable se tient caché, les débats se dérouleront très rapidement. Sans cela, l'enquête aurait traîné pendant je ne sais combien de temps.

« Mais n'en parlons plus. Ne vous faites pas de bile à cause de cette affaire et fiez-vous à moi, j'arrangerai les choses.

Yvonne lui tendit la main.

— Je vous remercie, chez Maître, je vous remercie de tout mon cœur.

Il garda la main d'Yvonne dans la sienne en posant sur elle un regard attendri.

— Et que ferons-nous de vous ? Puis-je vous aider d'une façon ou d'une autre ?

Yvonne fit un signe négatif.

— Je ne voudrais pas abuser de votre obligeance, M<sup>e</sup> Augat.

Soudain, elle se troubla devant le regard étrange de l'avocat. Un peu de rose couvrit ses joues et elle retira brusquement sa main.

— Je ne m'inquiète pas pour moi. Je trouverai bien un toit pour m'abriter.

Ils se levèrent tous les deux d'un même mouvement.

— A propos, dit l'avocat, je n'ai pas inscrit votre nouvelle adresse. Vous avez certainement déjà trouvé un domicile.

— J'ai loué une petite chambre, 36, rue de Venise.

Il nota son adresse et lança, comme par hasard :

— Je vous rendrai visite un de ces jours.

— Oh ! je vous en prie, M<sup>e</sup> Augat, ne faites pas cela. Je vis dans des conditions trop modestes pour recevoir des visistes.

Il eut un sourire :

— Si je viens chez vous, ce n'est pas pour voir votre chambre, mais pour vous voir.

Yvonne pensa : « Il dit cela par politesse, il ne le fera certainement pas. Et elle ne s'y opposa pas une seconde fois.

Elle échangea une dernière poignée de main avec M<sup>e</sup> Augat, qui promit :

— Je vous tiendrai au courant des affaires. Dès que Dubois sera arrêté, je vous en avertirai.

Deux jours après, elle reçut une lettre de M<sup>e</sup> Augat, lui disant que la police avait fait une descente rue Volnary mais qu'elle avait trouvé le nid vide : l'oiseau s'était envolé. Il était probable que Dubois s'était enfui.

Ce fut pour Yvonne une atroce déception.

Ses espérances de revoir bientôt son mari acquitté s'effondrèrent lamentablement.

Elle se sentait à bout de forces. Pourtant, il fallait reprendre la lutte pour le pain quotidien et chercher une situation. Mais, malgré toutes les lettres qu'elle écrivit, malgré les nombreuses traversées de Paris qu'elle fit en métro, elle ne trouva rien.

Parfois, elle tombait dans un état d'apathie complète. Alors elle se disait : A quoi bon lutter contre mon destin, il est plus fort que moi. Il n'y a qu'à laisser aller les choses...

Son argent s'épuisait et elle prévoyait le jour où elle se trouverait sans ressources.

Un matin, elle rassembla tout son courage et fit encore une démarche pour obtenir une place que, d'ailleurs, on lui refusa.

Elle erra pendant des heures à travers les rues de Paris et ne rentra dans sa chambre que le soir. Elle se laissa tomber sur le canapé et fixa d'un œil fixe et hébété l'obscurité qui l'entourait...

Elle se sentait infiniment seule et complètement délaissée. Et, tandis qu'une indicible détresse l'envahissait, elle sentit monter en elle un désir impérieux de revoir son mari. Elle fondit en larmes et resta longtemps à sangloter, la tête sur le marbre de la table.

Soudain, on frappa à la porte. C'était la patronne du logis qui lui apportait une lettre.